

In memoriam

Elles surgissent de l'obscurité profonde. D'abord la mère, ensuite la fille.

Deux silhouettes perdues dans l'immensité du plateau.

Toutes deux vêtues de noir. Même robe, mêmes chaussures.

Silence.

LA MÈRE. – Quand est-ce que tu es morte ?

Silence.

LA FILLE. – Comment vont mes enfants ?

LA MÈRE. – Elles vont bien.

Silence.

LA FILLE. – Maman ?

LA MÈRE. – Oui ?

LA FILLE. – C'est toi qui as choisi de m'enterrer dans le jardin ?

Silence.

In memoriam a été publié pour la première fois en 2011 dans le recueil La Fidélité, coédité par L'Avant-Scène Théâtre et la Comédie-Française.

LA MÈRE. – Il y avait trop de morts. Partout. Aucun cimetière ne pouvait t'accueillir. Je ne sais pas qui a eu l'idée. En tout cas nous avons dit oui, qu'il fallait t'enterrer dans le jardin, sous le citronnier que ton père a planté à ta naissance, là où est enterré ton nombril.

Silence.

C'est ton père qui a enterré ton nombril, avec le placenta, dans le jardin. Ensuite on a planté un citronnier. C'est comme ça qu'on faisait... On enterrait le cordon, avec le placenta. C'était au père de le faire. Le citronnier a grandi avec toi. Mon amour, je n'arrive pas à pleurer.

Silence.

L'autre jour, je regardais un film à la télévision et... et je me suis mise à pleurer, un petit peu. Quelques gouttes, pas grand-chose. Je n'arrive plus à pleurer, mon amour. Il faudrait qu'on invente des histoires, des histoires comme des médicaments, comme une saignée, pour faire couler les larmes. (*Silence.*) Moi je suis sèche comme un désert, et ma peine est immense. Immense, comme le désert. (*Silence.*) Tu sais, quand nous sommes arrivés à l'école le 12 janvier, l'école n'était plus qu'un amas de béton. Quelques élèves ont pu être dégagés, des enfants... des adolescents qui ont surgi des décombres, titubant comme des fantômes. Nous avons arrimé les blocs de béton à des cordes et nous avons attaché nos cordes à des voitures, pour déplacer les blocs de béton... Moi j'étais debout au milieu des gravats, sous l'atroce

soleil de midi, et je priais pour qu'on te découvre, pour que tu sois en vie. Je regardais ton frère, tes cousins, tes amis, si fragiles et si déterminés. Les survivants apparaissaient au ralenti, comme des figurants, toujours plus flous, plus imprécis, car c'était toi que je voulais voir surgir d'entre les pierres. Je voulais que tu te matérialises au milieu du chaos, que tu te dresses devant moi comme un miracle et que tu viennes chercher refuge dans mon corps. Alors j'aurais enlevé la terre, la cendre de ton visage, j'aurais caressé tes cheveux, je t'aurais regardée passionnément comme si tu venais de naître, et avec ton frère nous t'aurions emmenée dans la maison du Bois-Verna, et là, je t'aurais emmaillotée, je t'aurais donné d'abord à boire, puis à manger, et je serais restée muette à te dévorer du regard en murmurant : « Elle est vivante, elle est vivante, mon enfant est vivante, pour l'éternité. »

Silence.

Quand est-ce que tu es morte ?

LA FILLE. – Je ne sais pas, maman. C'est loin.

LA MÈRE. – Tu nous as téléphoné.

LA FILLE. – Pour vous dire que j'étais ensevelie.

LA MÈRE. – Oui... et la communication a été coupée. Toutes les communications ont été coupées. Une ville plongée dans le silence. (*Silence.*) Ce qui est insupportable, mon amour, c'est de ne pas savoir quand tu es morte, à quelle heure... le jour même ?

à minuit ? le lendemain ? Ce qui est insupportable, c'est de me dire que tu es restée tout ce temps pétrifiée, recroquevillée, à attendre d'abord du secours, et ensuite, la mort ; et moi pendant tout ce temps, je n'étais pas à côté de toi pour te tenir la main, t'aider à franchir les seuils, moi, cinq nuits d'affilée, j'ai regardé mon visage effondré, fossilisé dans le miroir, et pendant cinq nuits j'ai pensé que je te reverrais peut-être un jour, et puis, sans doute, jamais. Et lorsque je sombrais dans le sommeil, ce sommeil-là était criblé de rêves où je grattais frénétiquement la terre sous un ciel rempli de nuages, comme dans les films d'épouvante. Quand es-tu morte, quand m'as-tu abandonnée ?

LA FILLE. – Je ne sais pas, maman, je ne sais pas. Tout s'évapore après. Après ça n'a plus d'importance.

LA MÈRE. – Six jours à racler, fouiller, soulever des blocs de béton. Et la ville autour de moi, comme un mirage. Des âmes errantes, des cadavres pêle-mêle, les cris – en quelques secondes la ville s'était effondrée comme un château de cartes, en quelques secondes la ville fracassée avait sombré corps et biens, il ne restait plus qu'un vestige de ville, une carcasse de ville, et des monceaux de cadavres empilés, dans le silence époustouflant. Et le soir, après les répliques, après les éboulements qui t'enfonçaient plus profondément dans ta tombe, la ville se réveillait, et la clameur des chants des rescapés regroupés à la belle étoile dans les cours englouties et sur les places fantomatiques, la clameur des vivants remplissait le silence et montait vers le ciel, comme une résurrection. Le 18 janvier nous t'avons retrouvée. Nous

étions nombreux cet après-midi-là, ton frère, tes cousins, tes amis et tous les anonymes venus prêter main-forte, car il fallait, il fallait que nous retrouvions ton cadavre pour que tu aies une sépulture, et le 18 janvier tu m'es finalement apparue, immobile dans ta robe jaune, avec ton sac à dos, et nous t'avons emmenée dans la maison du Bois-Verna, chez ta grand-mère et ta grand-mère a dit que tu étais revenue chez toi, là où est enterré ton nombril, elle a dit que sa petite-fille aurait une sépulture décente, et que si les cimetières ne voulaient pas de toi, qu'importe, on t'enterrerait dans le jardin, à l'ombre du citronnier de ta naissance. (*Silence.*) Nous étions nombreux dans le jardin le jour de la cérémonie, harassés, hagards, soulagés.

LA FILLE. – Mes enfants étaient là ?

LA MÈRE. – Non. On leur a parlé plus tard. Plus tard on leur a dit que leur maman était morte. C'est difficile d'expliquer ce qu'est la mort. C'est difficile de dire à deux petites filles qu'elles ne reverront pas leur mère.

Silence.

Ce matin la petite a dit qu'elle voulait t'envoyer des fleurs parce que c'était la fête des Mères. Sa sœur lui a dit, gentiment, qu'on ne pouvait pas t'envoyer de fleurs puisque tu étais morte. Elles étaient assises toutes les deux sur le rocking-chair, elles se balançaient. La petite a réfléchi, et elle a dit : « Je sais qu'elle est morte, mais, est-ce que je peux quand même lui envoyer des fleurs ? »

LA FILLE. – Tu leur diras merci.

LA MÈRE. – Oui.

LA FILLE. – Tu leur diras que j'ai reçu les fleurs, même si je suis morte, et que j'en suis heureuse.

LA MÈRE. – Je leur dirai.

LA FILLE. – Tu leur diras que je les aime.

LA MÈRE. – Oui, je leur dirai.

LA FILLE. – Tu diras à leur père que je l'aime et que...

LA MÈRE. – Je lui dirai.

LA FILLE. – Tu lui diras de ne plus être malheureux. Tu lui diras qu'il est temps de commencer à ne plus être malheureux.

LA MÈRE. – Je lui dirai. J'essaierai de lui dire.

Silence.

Tu me manques, mon amour. Je ne savais pas ce que c'était que le manque. Le vide, béant, entêtant, éternel... Comme je regrette de ne pas t'avoir tenue plus souvent dans mes bras, comme je regrette de ne pas t'avoir dit plus souvent que... Mais on aime toujours trop tard... On aime toujours trop tard. « Il est temps de commencer à ne plus être malheureux... »

Mais, comment en finir avec tout ce malheur ? Nous sommes abandonnés, nous sommes... Je vois les ruines. Je vois la vie qui reprend à tout prix dans le chaos des pierres, les façades esseulées debout dans le désert, les précipices, les débris, les ordures. La ville s'est figée dans l'épouvante. Pardon si je te raconte tout cela. Toi tu es au-delà de tout cela. Mais, ce n'est pas supportable. Ce qui arrive n'est pas supportable, ce qui arrive est indicible, nous avons tout, tout, nous avons tout, la terre qui tremble, la pluie qui se déchaîne sur les camps, la violence, la maladie... Si on devait écrire tout cela dans un livre, on ne nous croirait pas. Nous sommes dans une telle solitude, une telle solitude...

Silence.

Tu sais que le chien est mort ? Ton frère l'a trouvé mort sur la galerie. C'était, il y a quinze jours. Il s'est mis à hurler. Ta grand-mère était seule avec lui dans la maison. Ton frère a hurlé, puis il est sorti de la maison. Il n'est revenu que tard dans la nuit. Je l'ai entendu rentrer mais je n'ai rien dit. Je l'ai entendu sangloter dans sa chambre mais je n'ai rien fait. Je ne suis pas allée le trouver. Je l'ai laissé pleurer. Je me suis dit que c'était bien qu'il pleure, qu'il avait de la chance de pouvoir pleurer. Je me suis dit que c'était bien que le chien soit mort, si cela lui avait permis de pleurer. Je suis sous les décombres, mon amour, je suis sous les décombres. Ne m'abandonne pas.

Silence.